

Système mondial contre système-monde : Le dérapage conceptuel de Frank

Worldwide System Versus World System: Conceptual Drift in Frank

Immanuel WALLERSTEIN

Volume 22, numéro 2, automne 1990

Catholicisme et société contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001836ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001836ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

WALLERSTEIN, I. (1990). Système mondial contre système-monde : Le dérapage conceptuel de Frank. *Sociologie et sociétés*, 22(2), 219–222.
<https://doi.org/10.7202/001836ar>

Systeme mondial contre systeme-monde: le derapage conceptuel de Frank

IMMANUEL WALLERSTEIN
(Traduction: S. Mineau)

J'ai rédigé mon article (1990) avant de prendre connaissance des écrits d'André Gunder Frank dans sa nouvelle phase de réflexion. Il y soutient qu'il n'y a pas eu de transition historique de quelque chose au capitalisme (nulle part dans le monde et surtout pas en Europe au XVI^e siècle) puisque ce qui s'est produit en Europe au XVI^e siècle a simplement été un changement (cyclique?) à l'intérieur d'un «système mondial» qui, selon lui, existait déjà depuis plusieurs millénaires. Frank fait surtout référence à une zone géographique qui va de l'est de l'Asie à l'ouest de l'Europe et s'étend vers le sud pour englober au moins le sud et le sud-ouest de l'Asie ainsi que le nord de l'Afrique.

Il s'agit là d'une thèse intéressante et importante, mais les arguments qu'il fait valoir contre moi ne s'adressent à moi que dans la mesure où ils s'adressent aussi à chacun de ceux qui ne désirent pas «renoncer à [leur] sacro-sainte croyance selon laquelle le capitalisme est un mode de production différent et un système distinct». Ce groupe semble si vaste qu'il englobe même (dit-il dans ses remerciements) les «amis» à qui il a demandé «des commentaires réfléchis» sur son article.

Je n'ai pas du tout écrit mon article pour m'opposer à André Gunder Frank, mais plutôt à tous ceux — de Maurice Dobb à E. L. Jones en passant par W. W. Rostow — qui croient deux choses simultanément: (a) au début des temps modernes, il s'est produit en Europe (de l'Ouest) quelque chose de particulier qui était radicalement nouveau; (b) ce «quelque chose» a constitué dans l'histoire du monde un événement extrêmement positif ou «progressiste». Ma position est que (a) est vrai, mais que (b) n'est pas vrai du tout.

Je ne répéterai pas ici les arguments détaillés de mon article, mais qu'il me soit permis d'insister sur la logique de mon exposé. Celui-ci comporte deux grandes parties. Tout d'abord, j'ai cherché à montrer que la plupart des façons traditionnelles de distinguer le capitalisme des autres systèmes historiques qui l'ont précédé font appel à des distinctions floues qui ne tiennent pas à la lumière des études empiriques. Parmi les *differentia specifica* traditionnelles se trouvent la production abondante de biens, les entreprises à la recherche de profits, une main-d'œuvre salariée et un haut niveau de technologie. J'ai qualifié tous ces éléments de «proto-capitalisme» parce qu'ils constituent une *partie* d'un tout et que sans eux le capitalisme n'aurait pas pu exister. Par contre, j'ai soutenu que leur présence ne suffit pas pour qu'un système historique soit appelé capitaliste.

Ces éléments ne suffisent pas, ai-je dit, puisque chaque fois que les agents qui les utilisent semblent être capables d'aller plus loin et de créer un vrai système capitaliste, ils sont réprimés et détruits d'une façon ou d'une autre. Dans ce cas, ai-je demandé, qu'est-ce qui distingue un système capitaliste autonome et durable? J'ai répondu que la *seule differentia specifica* était la priorité structurelle constamment accordée à l'accumulation *incessante* du capital. La priorité est accordée, ai-je insisté, non seulement à l'accumulation du capital, mais à une accumulation *incessante*.

Selon moi, c'est un tel système qui a d'abord été créé en Europe au XVI^e siècle, puis étendu au monde entier. Je pense également qu'aucun autre système historique ne peut être considéré comme ayant fonctionné, comme le capitalisme, sur le principe d'une priorité structurelle accordée à l'accumulation *incessante* du capital.

J'ai avancé ce raisonnement (je le rappelle aux lecteurs) non pour m'opposer à Frank, mais pour m'opposer à tous ceux qui considèrent une telle transformation comme une promesse de progrès. Cela m'a conduit à écrire la seconde partie de mon article dans laquelle j'ai tenté d'expliquer la *faiblesse* (ou les *faiblesses*) particulière(s) de l'Europe occidentale ayant permis qu'un tel désastre se produise. Cette faiblesse, je la trouve dans la conjonction imprévisible de quatre effondrements, celui des seigneurs, celui des États, celui de l'Église et celui des Mongols.

Permettez-moi de parler une fois de plus de la question des Mongols puisque Frank la reprend. L'importance des Mongols est négative. Mon argument était que les trois autres «effondrements» ne suffisaient pas puisqu'on aurait pu s'attendre que leur avènement simultané entraîne la conquête de l'Europe occidentale par une puissance extérieure, ce qui aurait mis fin à toute possibilité de voir naître le capitalisme. Toutefois, les Mongols se sont «effondrés» et cet événement a entraîné (après plusieurs étapes transitoires) l'effondrement momentané du réseau commercial mondial dont parle Frank, l'affaiblissement de ses composantes et, par conséquent, l'impossibilité pour quiconque de conquérir l'Europe occidentale à ce moment précis de l'histoire. Il y a donc eu un petit moment dans l'espace-temps historique pendant lequel les barrières qui protégeaient le monde contre le capitalisme ont été levées, ce qui a permis au capitalisme de «s'infiltrer», pour notre plus grand malheur à tous.

Après avoir rappelé ma position au sujet de la nature «non miraculeuse» des origines du capitalisme en tant que système historique, je voudrais considérer brièvement les opinions exprimées par Frank. Sa thèse est en fait beaucoup plus étoffée que son commentaire de mon article le laisse paraître, sans doute parce qu'il ne disposait pas de l'espace voulu pour l'étayer. Dans un autre article (1990), il présente une argumentation complète en faveur de la croissance, pendant des millénaires, d'un réseau commercial étroitement imbriqué qu'il nomme «système mondial».

Je crois en fait que sa thèse est un premier aperçu partiel et assez juste de ce qui s'est déroulé dans le monde entre l'an 8000 av. J.-C. et l'an 1500 de notre ère. J'admets qu'il y avait de nombreuses cellules importantes d'activité politico-économique, que je préfère appeler «empires-mondes», et que ces «empires-mondes» ont entrepris des échanges commerciaux les uns avec les autres (il reste encore à déterminer la fréquence, la régularité de ces échanges). J'admets aussi que ces empires-mondes ont englobé dans leur réseau

commercial les diverses sous-régions qui n'étaient pas organisées en «empires-mondes». J'admets même qu'il a pu exister, par conséquent, des rythmes économiques communs.

Par contre, je ne crois pas qu'à aucune époque, ce réseau commercial se soit fondé sur une division axiale du travail faisant appel à des processus de production intégrés. Il s'ensuit par conséquent, pour moi, que les membres de ce réseau ne formaient pas un seul système historique, puisque j'utilise cette expression pour définir précisément un système fondé sur une division axiale du travail faisant appel à des processus de production intégrés. Nous pouvons tous évidemment définir les termes comme nous l'entendons. J'ai retenu cette définition à cause de son utilité puisque c'est la seule qui puisse expliquer la courte durée de tous ces systèmes et la façon dont ils ont fonctionné au cours de l'histoire.

Je ne crois pas que le commerce seul puisse faire un système. J'ai tenté à quatre reprises au moins (Wallerstein, 1973; 1976; 1989, chap. 3; Hopkins et Wallerstein, 1987) de bien établir la distinction entre le commerce de produits «de luxe» et le commerce de produits «en vrac» ou de «première nécessité» et aussi de démontrer les conséquences d'une telle distinction. Même s'il est parfois difficile de tracer dans les faits une ligne entre ces deux types de commerce, je continue de penser que cette distinction est primordiale dans notre analyse. Elle nous permet de distinguer le commerce *à l'intérieur* d'un système existant (surtout de produits de première nécessité) du commerce entre des systèmes distincts (surtout de produits de luxe). Étant donné la nature des moyens de transport avant les temps modernes et, par conséquent, le prix élevé du transport, le commerce au loin englobait nécessairement des produits peu volumineux et très rentables qui ne pouvaient être que des articles de «luxe».

À noter une différence dans l'emploi des mots qui nous distingue, Frank et moi. Il parle d'un «système mondial». Je parle de «systèmes-mondes». J'utilise le trait d'union et lui ne l'utilise pas. J'emploie aussi le pluriel, contrairement à lui. Il se sert du singulier parce qu'à ses yeux il n'existe et il n'a existé qu'un seul système mondial dans le temps et dans l'espace. Pour moi, il y a eu de nombreux systèmes-mondes. Par exemple, je ne considère pas ce que beaucoup d'historiens appellent la Chine ou l'Empire chinois comme un seul système. Il y a eu un certain nombre de systèmes qui se sont succédé dans la zone géographique appelée Chine. Les Han ont connu une montée et un déclin. Les Tang ou les Ming n'appartiennent pas au même système historique, même si le lieu géographique, la forme externe (un «empire-monde») et certains traits culturels étaient identiques. Le «système-monde moderne» (ou «l'économie-monde capitaliste») n'est qu'un système parmi d'autres. Sa caractéristique particulière est d'avoir été assez fort pour détruire tous les autres systèmes qui lui étaient contemporains.

Cela nous amène à l'emploi du trait d'union. Mon «système-monde» n'est pas un système «dans le monde» ou «du monde». C'est un système «qui est un monde». D'où le trait d'union puisque «monde» n'est pas un attribut du système. Ensemble, les deux mots constituent un seul concept. Le système de Frank, par contre, est mondial dans un sens qualificatif car il a eu tendance au cours des années à s'étendre au monde entier. Frank ne peut concevoir de multiples «systèmes-mondes» qui coexistent sur la terre. Pourtant, je prétends que, jusqu'au XIX^e siècle, il en a toujours été ainsi.

Loin d'être eurocentrique, mon analyse fait de l'Europe quelque chose d'«exotique». Du point de vue historique, l'Europe est une aberration. D'une certaine façon, l'avènement du capitalisme est un accident historique dont elle n'est pas totalement responsable. Quoi qu'il en soit, elle n'a aucune raison de s'en enorgueillir. Peut-être qu'un jour l'Europe et le monde seront guéris de cette terrible maladie qui a affligé l'Europe (et qu'elle a communiquée au monde).

Cela nous amène à l'avenir. Pour cela, nous devons revenir à un aperçu schématique du passé. À mon avis, nous avons connu jusqu'à maintenant trois époques sur la terre. Il y a eu la période qui précédait l'année 8000 ou 10 000 avant notre ère dont nous connaissons encore très peu de chose. Le monde était probablement constitué d'un grand nombre de mini-systèmes éparpillés.

Puis, il y a eu la période suivante jusqu'à environ l'an 1500 de notre ère. C'est la période durant laquelle on trouve de multiples exemples de la coexistence de systèmes historiques (des trois principaux types : empires-mondes, économies-mondes et mini-systèmes). Aucun d'eux n'était «capitaliste» dans le sens qu'aucun n'était fondé sur la tension structurelle que suscite l'accumulation illimitée du capital. *Gloria Deo!* Comme je l'ai dit, je ne nie pas que parmi de nombreux grands «empires-mondes», il y ait eu un réseau croissant d'échanges commerciaux au loin. C'est peut-être ce «rapprochement» qui explique en partie l'apparition de cette maladie qu'est le capitalisme. Je dis peut-être, sans doute parce que je n'aime pas les implications téléologiques de cette idée. Je préfère mon explication, à savoir la conjonction fortuite de différents événements. Ces deux explications ne sont pas nécessairement incompatibles.

La troisième période a débuté vers l'an 1500 de notre ère. Le système aberrant, notre économie-monde capitaliste, s'est révélé agressif, expansionniste et efficace. En quelques siècles, il a envahi le globe. Nous en sommes là aujourd'hui. Je ne crois pas que ce système puisse durer encore longtemps (voir les raisons en faveur de cet argument dans Wallerstein, 1982). Lorsque ses contradictions finiront par bloquer son fonctionnement, il se produira une bifurcation dont nous ne pouvons prédire le dénouement. Cependant, ce dénouement sera radicalement influencé par chaque petit apport, donc par le nôtre. Le monde ne continue pas à progresser vers un réseau parfait, comme certains le laissent croire, et il ne demeure pas non plus dans un état relativement stable d'imperfection sociale. Ce n'est pas parce que nos piètres analyses, fondées sur les sciences sociales du XIX^e siècle, nous ont fourvoyés qu'il faille tomber dans une sorte de triomphalisme de la raison universelle héritée du XVIII^e siècle. Ce n'est pas parce qu'il est utile d'analyser plus intelligemment les tendances antérieures au XVI^e siècle qu'il faille ignorer la rupture pénible et dramatique que la création d'une économie-monde capitaliste a imposée dans le monde. Ce n'est qu'en gardant cette rupture à l'esprit que nous nous rappellerons non seulement que ce système historique, comme tous les systèmes historiques, a eu un commencement (ou une genèse), mais qu'il aura aussi une fin. Et c'est uniquement alors que nous pourrions concentrer notre attention sur le type de système que nous souhaitons édifier pour le remplacer.

Immanuel Wallerstein
Fernand Braudel Center
State University of New York at Binghamton
Binghamton, New York 13901
U.S.A.

BIBLIOGRAPHIE

- FRANK, André Gunder (1990), «A Theoretical Introduction to 5000 Years of World System History», *Review*, XIII, 2, printemps 1990, p. 155-248.
- HOPKINS, Terence K. et Immanuel WALLERSTEIN (1987), «Capitalism and the Incorporation of New Zones into the Capitalist World-Economy», *Review*, X, 5/6, été/automne, p. 763-77.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1973), «Africa in a Capitalist World», *Issue: A Quarterly Journal of Africanist Opinion*, III, 3, automne, p. 1-11.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1976). «The Three Stages of African Involvement in the World-Economy», in GUTKIND, P. C. W. et I. WALLERSTEIN, ed., *Political Economy of Contemporary Africa*. Beverly Hills, Sage, p. 30-57.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1982), «La crise comme transition», dans S. Amin et coll., *La crise, quelle crise?* Paris, Maspéro, p. 10-56.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1989), *The Modern World-System, III: The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy, 1730-1840s*. San Diego, Academic Press.
- WALLERSTEIN, Immanuel (1990), «L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne», *Sociologie et sociétés*, XXII, 1, avr., p. 15-52.